

SUR VIE

Je refuse de perdre à la loterie de la foudre.

Lula Carballo

TRIC TRAC

Mars 2023

le bruit des choses heurtées

n° 74

Comité de rédaction

Maryka B. Proulx
Nancy Diallo
Sarah-Jeanne Gueribi
Oscar Harimamana
Thomas Lalande
Bilie Leblanc
Frédéric Lebrun
Alexe Martin
Marie-Laurence Therrien
Sarah Thibert

Comité d'édition

Mouktar H. Awaluh
Bilie Leblanc
Alexe Martin
Sarah Thibert

Crédits photographiques

Maryka B. Proulx
Martine Lampron
Bilie Leblanc
Alix Maksymjuk
Sarah Thibert

Tric Trac n° 74

Volume 21, numéro 3
Mars 2023

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164
Dépôt légal : mars 2023
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Éditique : Communications CVM
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :
www.cvm.qc.ca

Professeur-e-s

Simon Bourgoïn-Castonguay
Alexandre Piché
Marie-Josée Riverin
Gabrielle Roy-Chevarier

Collaboration

Essanie Morin

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : mars 2023

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

TABLE DES MATIÈRES

notre invitée

LULA CARBALLO

**SUR
VIE**

MARIE-LAURENCE THERRIEN

MARILLALYS

CATHERINE LEBLANC

ARIELLE DESCHATELETS

SARAH-JEANNE THIBERT

ALEXE MARTIN

OSCAR HARIMANANA

BILIE LEBLANC

NELSON ÉTIENNE HOLLAND

SARAH THIBERT

THOMAS LALANDE

ALEX FOMBELLE

ALIX MAKSYMJUK

MARYKA B. PROULX

NANCY DIALLO

ÉLIE COURCHESNE

FRÉDÉRIC LEBRUN

VICTOR AYMÉ LESAGE



notre invitée

LULA CARBALLO

PRÉSENTATION

Le 25 janvier dernier, Lula Carballo, écrivaine bien ancrée dans le milieu littéraire et autrice du roman *Créatures du hasard* (Cheval d'août, 2018), était notre invitée. Le 25 janvier dernier, Lula Carballo, ancienne étudiante de Création littéraire, réalisait un rêve : animer un atelier du *Tric Trac*, auquel elle a collaboré lors de son passage au cégep, il y a déjà quelques années.

Et l'atelier s'est poursuivi au-delà du 25 janvier, dans les réunions du comité de rédaction auquel s'est greffée l'autrice. Cette réflexion au sujet de ce qui survit dans l'écriture, dans notre écriture, s'est ainsi poursuivie, donnant une forme inusitée au thème de ce numéro : « Sur/vie », sur deux lignes, sans trait d'union, pour évoquer, au-delà de la vie qui trouve simplement son chemin, cette vie plus forte que les blessures, plus forte que la vie elle-même, que l'écriture, justement, informe.

Nous remercions chaleureusement Lula Carballo pour sa contribution au processus d'édition de ce numéro et pour le texte inédit qu'elle publie dans ces pages.

JOURNAL DU POST-ESPOIR

Lula Carballo

*

j'ai longtemps refusé les escapades, présageant l'après-coup des fausses détente. les silences. les soupers. les ruptures de ton. les coïts saccadés sur la longue table de ta salle à manger.

tu disais que personne ne nous verrait nus. tu repérais les ombres qui auraient pu percer la forêt.

j'occupais ton territoire.

sur le lit aux draps fleuris, une tache de sang ne partait pas. je pense encore à cette présence spectrale sur laquelle mon sexe s'est allongé. ta mère faisait ton lavage une fois par semaine. la tache ne partait pas.

nous marchions sur le chemin des arpent roses. tu réglais de faux conflits. je cueillais des pommes vertes. j'avalais les cochons abattus, les paysages, les manoirs et le lac.

la dernière fois que je suis allée dans ton chalet, nous nous sommes entraînés sur ton plancher de bois flottant.

tu m'as demandé si je disparaissais.

*



SUR
VIE

LE SILENCE D'ÉOLE

Marie-Laurence Therrien

Ça me gruge les organes, c'est comme si des dents me poussaient dans le ventre. Mes mots sont à vomir, ils ne tiennent pas debout, prennent trop de place, s'allongent dans ma bouche. Vous ne savez pas entendre le vent. Mon souffle est un sirocco et vos oreilles sont remplies de ciment. Vos visages me disent que j'ai une haleine de souffre lorsque je parle de tout ce qui me pourrit : ma langue sous terre, les phrases en forme de cimetière, mon goût développé pour la poussière. Ma mâchoire craque dans des sourires infinis de fausse pitié. J'ouvre la gorge, la laisse boire vos paroles, grimace : une saveur d'alcool. Grimace. Une saveur d'alcool. Je tire une langue invisible à toutes ces phrases sensibles.

Mes pensées sont un brouillard qu'on n'ose pas traverser : je rafale les lettres comme elles ont commencé. Je suis un ouragan dont vous ne voulez que la brise. Il faudrait vous couvrir les paupières pour vous forcer à entendre avant que mes paroles ne se pendent.



MON KIT DE SURVIE

Marillalys

Âme à vif,

Âme maudite,

Âme perdue.

J'écris parce que je le dois, ce n'est pas une question.

Devant la colère ou le désespoir, face à n'importe quel danger, un instinct de survie s'active. Le mien est plus ou moins naturel : attraper le crayon. Je pourrais fuir, éviter ou essayer d'effacer ce qui m'arrive. Mais non. Je fais face à ce qui me tenaille l'estomac.

C'est comme ça que je vis, comme ça que je survis. Ôtez-moi la feuille, arrachez-moi le crayon, et tous mes démons me tireront vers le fond. Car oui, c'est plus que de simples pensées noires qui jaillissent sur le papier : c'est mon être tout entier qui se manifeste.

Enlevez le silex à l'homme préhistorique, et vous verrez qu'il ne survivra pas longtemps au froid.

Nous avons tous quelque chose auquel nous raccrocher quand la tempête fait rage. Moi, je suis née avec le don de l'écriture. Mon outil, mon pilier où me reposer quand je tombe, mon remède.

Les mots, les seuls vrais témoins de mon évolution. Eux seuls sont la preuve temporelle de mon existence, de mes cicatrices, de mes incertitudes, mais aussi, de mes faiblesses. Tout ce qui constitue mon humanité, l'écriture le sait.

Elle sait tout. Connaît tout de moi.

Encore et toujours, elle reste ma meilleure alliée, mon feu dans la nuit froide, mon flambeau dans la caverne.

Les mots s'enchaînent d'eux-mêmes, les phrases se composent et l'émotion déferle. L'écriture, c'est mon air quand je suis asphyxiée, ma nourriture quand je suis affamée, mon eau quand je suis déshydratée.

L'écriture, c'est mon *kit* de survie.

IL NEIGE DES UNIFLORES SANGUINAIRES

Catherine Leblanc

Ne rêve plus. Ne ferme plus les yeux. Dors les yeux ouverts. Tu veux t'échapper, trouver quelque chose qui fera rugir en toi un rêve. Mais tu dors. Les yeux ouverts. Tu aimerais humer le parfum d'un café dans les froids d'hier, croiser les doigts d'une main-mitaine invitante, sourire à la vue d'un passant qui glisse. Mais tu es tes fers. Les yeux de verre. N'écoute pas et parle une langue qui t'es inconnue. Plus fort pour couvrir la voix de l'autre. C'est comme ça qu'il faut vivre. Et tue l'art ou le vert. Pour bien achever le reste. Arrête. Regarde. À travers les grilles de la fenêtre des uniflores tombent du ciel. Leur bouche dévore l'aveuglement des patients. Et ils sourient.



GRANDEUR

Arielle Deschatelets

J'ai teint mes cheveux avec du vin rouge
L'alcool giclait partout
Ç'a valu la peine, je me sens belle

Je ne dois pas me laisser distraire
Mes rêves sont juste bien plus faciles à vivre

Je me brûle la rétine lorsque je tombe dans la lune
Je n'ai jamais été ici
Je me perds entre les étoiles

Retomber sur Terre
Je vais m'écraser
Je prononce la formule magique, mais j'en oublie la fin
Mon cœur me démange

Je vais implorer

Un nuage diaphane m'enveloppe
Ma chevelure cerise s'enflamme
Je brille fort
J'ai les cheveux en feu et je suis splendide

BONNE MAMAN

Sarah-Jeanne Gueribi

Je suis juteuse lorsqu'il me croque, même mon sang cherche à me fuir. Ma peau se lève au son de sa voix et se love à ses pieds telle une couverture. Il ligote mes poignets à l'aide de mes veines. Ses baisers, si douloureux, guérissent ma peine. Je suis myrtille et abricot, nous pourrissons rapidement, il faut nous aimer vite avant que notre chair ne soit plus comestible.

Je suis surette, mon prénom s'avale difficilement. Ma maman me cueille durant la saison des récoltes pour faire une confiture de moi. Ma chevelure brune bouclée rampe vers mon séant pour s'y loger. Tous mes membres veulent se cacher de mon corps. J'enfonce ma tête dans mon vagin pour annuler ma naissance.

Mon déshabillé ridé érafle mes joues, ma vieillesse prématurée dégouline sur ma poitrine, la laideur me porte comme si elle était ma racine.

Je découpe mon visage en traçant des lettres et les teins en noir avec un crayon à lèvres.



SANS TITRE

Alexe Martin

ta tranche de pain Gadoua
te grafigne les gencives
le beurre de peanut Kraft
te vole tes dents
elles quittent leur trou
pour rester collées sur ta toast

est-ce que c'est ben grave manger de l'émail ?

tu croques à pleines gencives
dans ta toast aux canines perdues
ta mastication est légèrement difficile
au moins ça coûte pas cher
pas besoin de payer un dentiste
si t'as pu rien dans la bouche

PAR LE FEU

Oscar Harimanana

L'aube arrive et la femme hurle. Ses cheveux, qu'elle a arrachés par poignées, gisent par terre dans sa cage. Elle a le corps émacié, taché par le sang, la suie et la crasse. Elle est monstrueuse. Elle sourit, dévoilant ses dents pourries, lorsque les gardes qui viennent la chercher reculent devant son apparence. Ils l'attrapent et la tirent hors de sa prison. La femme se débat, hurle à pleins poumons de sa voix rauque, donne des coups de pieds, lacère de ses ongles le visage de ses bourreaux. Leur air horrifié la fait crier de rire. Elle savoure sa colère. Se rappelle encore les rires qui accompagnaient sa fureur, les pleurs qui s'accumulaient derrière ses yeux quand elle était laissée tremblante et bouillonnante. Alors qu'ils la tirent vers le bûcher, elle laisse éclater son courroux, se délecte de la peur qu'elle leur inflige en retour de celle avec laquelle ils l'écrasent depuis qu'elle est devenue femme. Elle tourne la tête pour observer la foule en délire et, un instant, croise le regard des femmes dans la masse et se tait, leur adresse un dernier coup d'œil. Elle les défie de s'arracher les cheveux elles aussi, de se lacérer la peau, de hurler leur colère afin de la rejoindre sur le bûcher. Elle les fixe du haut de l'estrade, comme pour leur dire *je ne tomberai pas, je mourrai aujourd'hui mais ce sera vous qui devrez continuer à souffrir chaque jour de votre misérable vie jusqu'à la fin*. Elle détourne les yeux. Elle sait à quel point ça fait mal d'être regardée par une femme comme elle. Lorsque l'un des gardes la pousse dans le dos et l'envoie s'étaler sur les marches restantes, lorsqu'un autre l'empoigne par les cheveux pour la traîner jusqu'au poteau de bois et l'y attacher, elle ne dit pas un mot. Et quand un autre homme

lui demande, ironiquement : « Un dernier vœu avant de brûler, sorcière ? », elle lui crache du sang au visage, mais pense *une goutte d'espoir pour celles qui vivent encore, et plus aucune morte, par pitié*. Elle ferme les yeux pour ne pas voir le bois et la paille s'empiler autour de son corps.

L'aube s'est levée et la femme hurle alors qu'elle brûle, au soleil et à vos visages, elle maudit votre existence et vous ne faites rien d'autre que la regarder, la tête levée vers elle.

HYBRIDOCROMIE

Bilie Leblanc

Je m'enfarge dans mes virgules,
mes mains hantées dirigent l'écho,
mon cerveau se dilate.

C'est mon état normal,
le ressac du stress liquéfié,
ma dichotomie de créature automachine-biohumaine.

Je suis quasi-titane avec les pensées coiffées
et les intestins pelote de laine
crachés sans remords.

Ma langue est libérflue,
celle d'un animal synthétique.
Je dégueule la pitié,
mordant les bras qui m'étreignent,

la tendresse m'est égale.



L'ÂME CREVÉE

Nelson Étienne Holland

Les dernières pensées d'un individu affligé par le cancer de l'œsophage, ses paroles qui déroulent en une ribambelle de sa bouche contractée par l'agonie. De petits marmonnements contemplatifs contre le sol boueux d'une journée d'hiver mouillée.

« Le dernier beau moment que j'ai connu : au nouvel an 2020, après le diagnostic original... je... lâche prise et me laisse emporter par l'alcool. Je sais pas me contrôler. Et je commence à tomber dans l'abus, tout doucement, je glisse et je suis enivré par la vibration de l'alcool. Mais, gloire à tout ce qui est élégant et compatissant ; dans la même fête se trouve une amie au cœur tendre qui me permet de m'appuyer sur elle. Sa générosité prévient ma chute complète et me laisse garder ma dignité... Je ne connais pas ce soir-là l'embarras d'être hors de contrôle, je ne vais pas du risible à l'humiliation.

La femme guide ma démarche vers une chambre à coucher. Vis-à-vis du lit, je m'écroule sur elle et la serre passionnément, je sens son corps menu et la douceur de sa peau, même à travers son chandail.

Elle approche ses lèvres de mon oreille, relevant sa tête du matelas : "J'aime ta respiration, elle est lourde et... imbattable." Quelques minutes de silence plus tard, elle explique de sa voix discrète comment boire raisonnablement : la trame sonore parfaite pour me guider vers le sommeil. »

Il se tortille à côté du petit sentier au centre du parc, son mal difficile à distinguer de celui d'un robineux. Le malade porte brusquement ses lèvres contre le monde comme il les posait,

enfant affamé, contre le sein de sa mère, cherchant à être rassuré par quelque chose de fondamental dans la terre et son rôle maternel de berceau de la vie.

Le malade est laid dans ses convulsions, son visage est devenu puérilement dégueulasse, grugé par les derniers spasmes, par des hallucinations sans valeur symbolique, une indication toute simple de la faiblesse fiévreuse qui précède le coma :

« Ah regarde le donc marcher, le gars, avec ses pieds qui avancent... le con qui ne veut pas se confronter à la souffrance, qui veut vivre dans le confort et l'indifférence. »

Le soleil commence à projeter ses premières lueurs à travers les arbres, les bancs, la neige du parc La Fontaine brunie, mise en tas, monticules de différentes tailles mais toujours infects, salis par la chaleur inhabituelle. Une dernière hallucination prend le contrôle de son esprit si près d'être éteint, un faisceau éblouissant qui perce le smog ambiant :

« Puis, à 33 ans, lorsque je me sais moribond, une révélation : le Christ se présente devant moi et, par son rayonnement, m'apprend la beauté visuelle des miracles. Le rayon doré et chaleureux qui émane de son corps me mène brièvement à l'extase, avant de faire fondre mon cadavre et de propulser mon âme dans les plus profonds recoins caverneux de l'enfer.

Connaissant la lumière, je me croyais sauvé, mais non, ce n'est qu'une vision de pureté avant l'odeur du soufre. »



SOUFFLE RAFALE

Sarah Thibert

Emprisonnée dans une chair inconnue
J'ai coupé mes cheveux pour me ressembler
Taillé mes poils pour baiser
Ciselé ma peau

Je veux

Être animale
Crocs sortis
Bave
Éraflures
Ecchymoses
Casser les os
Lécher la moelle
Yeux fous d'espace
Doigts griffes acérées
La bouche qui
Mord Hurle Aime

La liberté
Pas être belle
Tout détruire
Tout aimer
J'peux pas être soumise
J'suis indomptée

Le vent
Unique maître de mon déferlement

FARINE FIVE ROSES

Thomas Lalande

Il y a toi et il y a la ville. Des toits arrosés de jeune lumière gardent le peu de nuit qu'il leur reste dans le coin de leurs corniches, déchirant l'aube de leurs pignons. Tu n'es même pas arrivée et déjà se fissure la ruelle asphaltée, déjà se tordent les escaliers. Et au coin de la brique s'entassent les dernières ombres. Et au coin de tes joues se met à nu le froid du matin. Et tes deux pieds enracinés dans un gravier de neige touchent du bout des orteils les dernières feuilles mortes, constatent leur décès. Mais encore plus loin sous ta stature, les bulbes implorent à ton image, le souterrain est fleuri par tes lys, par tes érythrones.

C'est ta ville à toi, mais on ne t'y voit qu'à travers tes empreintes digitales qui escaladent les silos, les marques de ta langue qui s'attachent aux poteaux de métal, les sceaux rouges de tes lèvres qui s'étampent sur les mégots écrasés. C'est ton île à toi, ton empire à toi, ta métropole qui fait déborder le fleuve. Donne-lui ses jeux, son pain, sa farine, ses grands néons rouges qui épouseront le noir vespéral par un mariage forcé. Mais à la première panne de courant, mais au lendemain divorcé des noces, mais au chagrin verglaçant qui libère la nuit, qu'y aura-t-il à mettre sur les tables, sur les planches. Tu oublieras que tu es née pour ta petite farine, que tu as grandi sous tes cinq roses. Tu t'affaisseras jusqu'au fond, entre les *tracks* et les wagons d'un métro immobile, cracheras la rosée de tes lys, crèveras le printemps de tes érythrones. Et un jour peut-être naîtras-tu dans une craque du bitume. Il y aura toi et il y aura la ville, toutes deux arrosées de lumière néonisée.



INTERLUDE

Alex Fombelle

La passion réside dans la perte, dans les souvenirs en mosaïque brisés sur le plancher de ma chambre d'enfance. Hier soir, j'ai jeté une bouteille dans la rivière fiévreuse qui, étendue sous l'horizon discret, paraissait ne faire qu'un avec le ciel orangé. La magnificence intemporelle d'un paysage oublié a déclenché un ressac d'améthyste dans mes yeux perdus. Je suis retournée dans ma cabane de laine et de fleurs, j'ai clos les paupières et prié à la mémoire de tous ceux que je ne rencontrerai jamais ; le sang coulera vainement dans le sillon de mes larmes. La fenêtre striée par les pleurs des nuages m'a dérobé le ciel dans toute sa splendeur d'après-pluie : son rose dilué dans l'eau des intempéries, sa fraîcheur bleutée synonyme de renouveau, servant d'arrière-plan céleste pour la cime des épinettes et les clochers d'églises.

Mes cils restent collés dans le sel océanique. Les aurores boréales imprimeront notre histoire en un frisson délectable d'orage magnétique ; le saut des clôtures, l'évitement des regards, la brisure des vagues ; nous dénuderons les souvenirs dans l'ambre et le miel des forêts secrètes.

Hier soir, j'ai jeté une bouteille dans la rivière et j'ai pensé à toi, à tes yeux azur et tes cheveux de bois, à la balançoire accrochée dans ta cour et à la terre sur nos genoux. Tu habites pour toujours les cartons remplis de poupées et de secrets que je trimballerai dans chaque recoin de ma vie.



JARDIN BARBELÉ GRAPHITE
Alix Maksymjuk

décomposé de toute symphonie
mon œil se ménage de printemps

je ramasse
mes pièges à loup
mes fuites de larmes

dentelés de corrosion
mes soutiens-gorge me refont le portrait
je plie
ces armatures avec les idées noires

les range
dans la poussière de mon verger secret
où le prunier de mes yeux
pleure ses prunelles encarcassées

les mouches à fruits
dansent entre les agrumes
dans des moshpits amers

j'y tricote laine d'acier et framboisiers
c'est ma job
de balafrer mes mains
avec des mines de crayons les mots bactériens de l'amour
jusqu'à empoisonner
la sécheresse de mes pleurs distordus

mes plumes mycoses
ont du plomb dans l'aile

protectrices de mes sous-bois
trop lourdes pour
s'envoler

peut-être que les dernières plantes de la Terre
respireront par les racines
pousseront tombales

en attendant les miennes
naissent carnivores
cachées entre les orties

COCORICO

Maryka B. Proulx

Tu garroches tes clés sans regarder où elles atterrissent pour être certaine de les chercher à nouveau le lendemain matin avant d'aller travailler. Tu ouvres la lumière et remarques que tu as de la visite ; une dame est chez toi. Sa face pourrie par la surexposition aux lampes de bronzage et ses joues creusées par la vieillesse la rendent étonnamment attirante. Elle ressemble à l'une de ces secrétaires séduisantes et autoritaires que l'on retrouve dans des scénarios pornographiques mettant en scène des rapports lesbiens sadomasochistes. Tu crains de l'avoir interrompue, de les avoir interrompus. Ton vieux fils est avachi sur le divan. Ses fesses à découvert, il a chié accidentellement sur un des coussins sa Blue Ribbon des derniers jours. L'anxiété devient insoutenable ; ta respiration s'accélère et, comme une bête écorchée, tu brais rien qu'à penser au labeur que le nettoyage de ce textile représentera. Pressée de comprendre ce qui se passe, tu forces un « Bonjour ! » enthousiaste et assez fort pour que les deux pensionnaires du salon l'entendent, mais ton garçon ne répond pas à l'appel. Tu t'étonnes. Elle ne dit rien. Son bras gauche est tendu vers l'arrière et tient un dildo recouvert de matière fécale. La table qu'ils ont disposée pour grignoter leurs cochonneries est aussi sale qu'un bout de scotch tape que l'on retrouve par terre après avoir laissé la face collante contre le sol. C'est elle la coupable. Cette truie l'a intoxiqué, c'est une salope !

Tu fais comme si rien ne t'avait perturbé : « Ah ! Il m'exaspère, quel fripon ! Et en plus il ose ignorer sa pauvre mère... » Tu es fière de ta ruse ; l'aguicheuse incline sa

tête et occupe son malaise en retirant la petite peau autour de ses doigts. Doucement, tu te penches comme pour détacher tes bottes, mais réellement, tu empoignes la cacane de poivre de cayenne que tu trimalles toujours avec toi au cas où. Tu la pointes brutalement vers ton adversaire et gueules malgré la peur et quelques larmes : « Ne bouge pas, ma p'tite criss ! Explique-moi tout maintenant sinon je te brûle les yeux. » Elle laisse tomber le jouet sexuel et s'agenouille en citant : « Non ! Il faut comprendre madame, j'fais juste ma job... »

La culpabilité te frappe, elle fait aussi mal que les coups de ton mari. Cette femme, tu l'as prise pour une agresseuse, mais qu'est-ce qu'elle aurait bien pu vouloir de ton petit loup après tout ? « Awww, pardonne-moi, chérie ! Moi et mes conclusions hâtives, quelle cruche je suis ! Je ne savais pas que mon garçon avait ce genre de passe-temps, si tu vois ce que je veux dire... » Elle se relève, elle te donne un câlin et souffle à ton oreille : « Vous êtes une bonne maman ». Touchée par ce compliment, tu la serres à ton tour laissant ton arme tomber par terre. « Bon, il vous doit combien avec tout ça ? »

JE NE SUIS PLUS

Nancy Diallo

Il y a une chose sur laquelle tout le monde s'entend, c'est que je suis humaine. Parce que j'ai de nombreux titres différents : je suis « maman » pour mes enfants, « la maman de » selon l'école, la garderie, les amis et les parents des amis.

« Une autre menteuse » selon certains agents vêtus d'uniformes bleus.

Je suis « madame » pour l'inconnu sur le trottoir. Mais aussi « Femme d'âge adulte » pour les services d'urgences. Je suis un numéro d'assurance social pour le gouvernement et un numéro d'employés pour mon patron. Je suis « ma chérie, mon cœur, mon amour » pour mon nouveau conjoint.

« La connasse qui m'a mis en prison » pour l'ancien.

Aussi « celle qui lui a fait un coup fourré » pour ses *amis*, tous aussi beaux les uns que les autres.

Je suis « ma puce, ma belle et mon ange » pour mes chers parents, grands-parents, tantes et oncles. Je suis aussi « la fille de ... » pour mes cousins, cousines, germains ou pas.

Durant le procès, je suis devenue « la cousine qui s'est fait... » « la fille de ... qui s'est fait ... ». Mes parents disent maintenant « ma pauvre chérie, ma courageuse ». Mes collègues me nomment, en silence, « la femme qui a dénoncé ».

Pour l'avocat de la défense, je suis « la plaignante qui n'a aucune preuve de ce qu'elle avance ».

Mais aussi, de la bouche des anciens élèves de mon école, « la fille qui ne parlait jamais ».

Pour le juge, son 40^e dossier sur le sujet de la semaine. Et les médias, « Une femme qui réclame justice envers son mari violent ».

Dans l'esprit des *femmes-victimes*, j'incarne « la porteuse des voix silencieuses, des voix étouffées et des 15 voix disparues de la dernière année ».

Je suis tellement que finalement je ne suis plus. Après le procès, tous ces titres ont disparu. Je ne porte rien d'autre que le titre de « survivante ».

PRÉMONITION

Élie Courchesne

J'aperçois d'ici votre fin, race immense, comme le feu fané que l'on voit mourir sur la grève. Une fine vapeur d'encens monte dans le soir liquide. Votre odeur déchiquetée s'imprègne dans les meubles et dans l'espace d'une chambre. Vous n'avez plus une seconde vide, plus de pas vains et répétitifs, plus d'ennuis animaux; tout est raison, tout est justifié. L'eau chargée de sel cristallise par son va-et-vient les mots minéraux de votre histoire révolue.

Le retour à la nature est une bête féroce. Répandez la nouvelle!

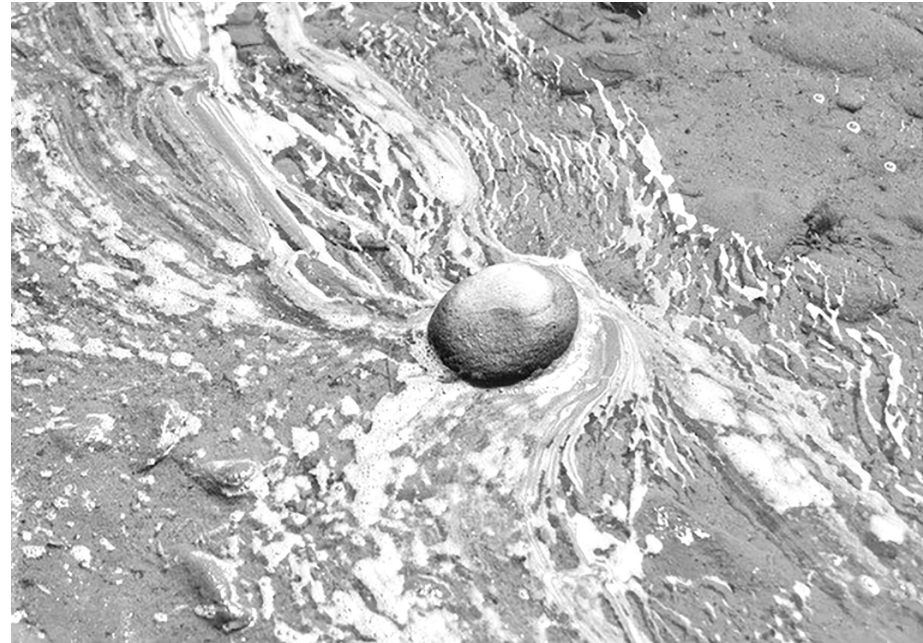
– Nos machines annonçaient le déraillement de l'horloge. Nos chars préfiguraient la défaillance du rapport humain. Et pourtant les roches sont grises, le sable aussi. Pourtant la jungle est hostile, la chute écrase, l'eau noie, le gaz asphyxie. La mer est noire, les yeux des morts sont blancs; et le charbon que nous laissons aujourd'hui dans la tiédeur nauséabonde de l'air de campagne... Le monde est un métal, et nous étions le cœur battant de la créature. De nous, pauvres âmes, l'espoir est né, de nous s'est élevée la morale. Comme l'enclume est battue sans violence!

Rien de vous n'a survécu.

– Tout est déjà froid chez vous, vil poète, mais nos cendres sont chaudes et nous sommes une race qui se multiplie comme vos étoiles.

Le sol que vos cendres rencontrent en est un de cuivre.

– N'avez-vous pas compris, narrateur indigne? L'Homme est un pays sans terre.



DISSOCIATION DE SOI

Frédéric Lebrun

Quoi qu'on en dise, notre inéluctable quotidien nous pèse sur le cœur. Chaque journée se vit comme un défi. On regarde le temps et le désir de vivre qui découlent de notre être. Mais on finit, souvent, par se demander : à quoi bon ?

Et puis, c'est la crise.

Lourdeur de l'Être en expansion.

Nos murs se fortifient, nos systèmes s'enclenchent : on se défend de soi-même. On marche dans sa tête comme dans un champ de mines.

Notre reflet se trouble, devient opaque, dans les morceaux de notre miroir brisé. Nos actions et nos pensées ne sont plus que survie, ne sont plus que machine.

Le temps passe.

On inspire et on écrit.

On écrit nos peines, nos émotions, on écrit à la troisième personne pour mieux comprendre la première. Pour comprendre ce qui nous pousse à vouloir faire nos adieux. Dans l'écriture de la mort, on touche de nouveau à la vie.

On expire.

L'écriture devient alors un prolongement, une confirmation et un alignement de l'Être. On la chérit, on apprend à la connaître, à se connaître et on l'aime, et on s'aime malgré tout. Elle reconnecte les actions aux émotions, les pensées à leur origine et la magie à notre cœur de machine.

Et si on est suffisamment délicat et patient, elle nous délivre de nos systèmes de défense qui nous défendent de vivre : la coquille se craque et on habite de nouveau notre corps. On ne s'identifie plus aux fragments mais à l'ensemble. On ne se cache plus à soi : on s'assume dans nos erreurs, dans nos hontes, dans nos différences, dans de ce qui fait de nous ce que nous sommes. Tout devient clair : on n'avait choisi que les plus beaux morceaux et on espérait être complet. Dans le déni de soi, on croyait se protéger, mais on s'effaçait. On jetait notre être à la poubelle pour en acheter un autre plus normal. Comment pouvait-on penser qu'on se trouverait en se dénigrant ?

Ce n'est qu'après la pluie que se forme un arc-en-ciel et c'est l'agencement de ses différences qui fait sa beauté.

À quoi bon, alors ? Pour écrire.

SANS TARSE

Victor Aymé Lesage

Loguevlache salée par les flutes de parne
Seuls, périront mes péchés ;
Je ne leur dois que trois vers tremblants au rythme
D'une langue d'alouette gelée
Que j'embrasse de toutes mes forces
La laissant même aller chercher ma vulve craquée
Renfermant du sang sclérosé
Nageant dans des caillots de pus ;
Elle se frotte, graveleuse
Alors que de droites raies
Viennent assiéger mes organes pralinés de sève de chasteté
Que j'arrache, acharné, impatient,
D'arriver aux portes des valse
La mort
Peu importe, je ne peux m'impatienter
C'est déjà trop bon
L'extase de l'inutilité
Progéniture des lumières à son apogée ;
Bientôt pomperont mes veines,
Un torrent de haine statique
Que je crierai sans personne pour m'entendre
M'horripiler par l'extase que m'amènent ces crochets
Frépaillant ma peau sans pores
Ne daignant essayer leurs efforts ;
Violons les noces des nones !
Une voile se perd dans l'eau de cette mer flottante sur nos ambitions
Parle-moi d'alphabets et d'attentes,
Me dit cette chair puérile que j'aperçois derrière moi
Oui, mon fils, lui répondis-je avant de frapper son ventre
Lui faire ressentir de la douleur

Qui le suivra toute sa vie durant
Où qu'il aille, j'imprègnerai ses pas
Et projetterai sur lui
Cette couche de napalm
Qui brûlera ses yeux ;
Partout, il entendra mon nom
Puis sa progéniture formera, en mon triomphe,
De brillants empires
Des sols aux azurs
Leur patronyme résonnera
Dans l'espace-temps
Je ne serai plus qu'un mot
J'en serai bien ravi ;
La honte
Se gravant sur mes os
Ne sera qu'un vestige
Ce monde n'est qu'un ruinasse de père
Alors chantez
Gloubilbouzor de salaud de ta mère
Slapaiyez donc en chantant vos pailleux
Mais voyez mon œuvre
Je vous invite.



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées